

L'avenir de la librairie

Puisque cette conversation a pour origine la parution d'une *Histoire de la librairie*, il me semble bon de saluer cette publication et l'équipe qui l'a permise (F.Leblanc, P.Sorel, P.Fouché), à la fois pour la qualité du travail, mais aussi pour avoir su rendre perceptible bien des aspects de notre métier, de nos métiers ! Des deux siècles abordés dans cet ensemble on retire non seulement les preuves que les librairies de nos villes sont de vrais objets d'histoire, mais aussi les éléments qui constituent, contre toute attente, la si grande complexité de notre profession.

Une histoire d'abord. Une histoire récente dans l'acception moderne de ce métier. Une histoire liée à celle à peine plus longue de l'édition. Deux siècles observés par lesquels on accède à cet état contemporain du commerce du livre. Et qui ne conduisent pas à une success story, mais font état d'une succession de générations (six ? sept ?), chacune dans la permanence du lien entre le livre et la ville, entre l'œuvre et son lecteur, chacune dans la sédentarité des corps et dans le nomadisme des âmes. (Réceptacle des flux d'informations). Une histoire où l'on apprend, où l'on se souvient que bien des librairies n'ont pas passé le cap d'une ou de deux générations, que la transmission n'est pas toujours aisée. Bien des héritages ont su conduire à la librairie aujourd'hui à l'œuvre. On retrouve au détour de ces deux siècles, comme un bruit de fond, des relations ambivalentes avec les éditeurs, des débats sur la question de la fixation des prix, sur le transport des livres, sur le statut du livre scolaire, sur les marchés publics, sur la formation et la qualification, des interrogations sur le statut du libraire, des projets de regroupements politiques et commerciaux, de structures syndicales...

Autre musique, celle des années à occuper dans nos cités des espaces propres à éveiller des désirs de savoirs, d'accès aux mondes, ou plus simplement d'évasion. Cette fonction de loisir dont on affuble la lecture pour la rapprocher d'autres pratiques moins rébarbatives, pour l'éloigner de celle, obligatoire, de lieu de la connaissance ; cette fonction de loisir qui est la contrepartie si manifeste pour rapprocher du livre ceux qui en étaient éloignés. Qui aura aussi contribué à éloigner les libraires du statut de gardiens du cénacle, ces libraires, nous autres, pris dans les contradictions entre la production des élites et celle dévolue au grand public, nous autres sur nos scènes, dans nos boutiques, pris dans la représentation de jeux que nous tentons de maîtriser, improvisant en public pour le compte d'éditeurs, de producteurs de textes silencieusement disposés à l'écart des situations qu'ils ont fabriquées.

Une complexité ensuite, rendue tout au long du livre, et plus particulièrement dans sa deuxième moitié, consacrée aux transformations et aux mutations de la profession. De la lecture des livres et de la représentation intellectuelle à l'établissement du bilan, la réalité de nos entreprises est prise dans des contraintes économiques, financières, sociales, règlementaires, administratives et juridiques dont l'ampleur ne fait que croître. Jusqu'à ce bouleversement en cours, cette dite « révolution du numérique » qui semble hypothéquer, à travers son action sur chacun des maillons de la chaîne du livre, l'avenir de sa diffusion traditionnelle, celui de notre commerce. Le périmètre sur lequel une génération suivait l'autre conservait au métier des fondamentaux, des techniques et des qualités propres à s'intégrer dans un milieu concurrentiel, puis à projeter une transmission, ce périmètre va changer. A l'image de bien d'autres secteurs du commerce, celle-ci pouvait acheminer sur une interruption dans la filiation, une mauvaise gestion ou, plus généralement, à des actions de l'environnement : une crise sociale, une crise économique, une guerre (il y en a trois dans la période étudiée, sans compter les guerres coloniales), la censure, des tropismes générationnels, des engagements politiques... La donne est changée. Si l'on suit l'évolution d'autres secteurs de la production culturelle, la musique et le cinéma, et en dépit des différences qui constituent l'objet livre, sa nature, ses usages et son rôle dans la constitution de nos sociétés, il est sûr que nos métiers n'échapperont pas à une remise en cause de leurs fondamentaux. Et aussi de leurs acquis les plus récents. Répétons ici que la profession, dans le mouvement que lui a donné la loi sur le prix unique, a pourtant su depuis vingt ans adapter sa mission à un marché de plus en plus large, à une production plus pléthorique, à de nouveaux outils, à de nouvelles exigences dans et hors de la chaîne. Et qu'elle est parvenue à présenter une autorité et une image inédites, ce au moment le plus vraisemblablement critique de sa courte existence. Mais que nous vaut d'entendre et de lire, dans la polyphonie des prophéties sur l'avenir du livre, tout et le contraire de tout sur celui de la librairie ? Alors, à l'image de tous ceux qui se mettent à l'exercice, je mettrai au compte de ma voix, dans la polyphonie et dans le désordre du chant, quelques aspects pris de l'expérience et quelques spéculations que j'en retire. Dans le scepticisme le plus grand.

A/ Interrogations sur la production. C'est le nerf de la guerre. L'existence des fonds de livres au temps long, propres à assurer aux lecteurs les moyens d'assouvir leur curiosité intellectuelle, de maintenir, que cela soit à vocation humaniste ou à fin républicaine et laïque, la densité des savoirs et de la création littéraire est garantie dans la numérisation intensive des bibliothèques et de la

production éditoriale. Qui, dans l'avenir, prendra les risques de l'édition, celle des livres de papier, celle des livres sans matières, mais non sans droits d'auteur. Et qui en seront les sentinelles, qui les passeurs. (*On pourra se référer à la réflexion de Marcel Gauchet sur la crise des médiations à l'œuvre dans internet et ses conséquences dans la chaîne du livre*). En-deçà de ce qui articulera le lecteur et son veilleur (éditeur, libraire, critique), deux questions pour le libraire : quel état pour le livre papier, quel catalogue ? Et, par-delà la frontière qui séparera et associera les deux visages d'un même livre, quels moyens nécessaires pour diffuser du texte dématérialisé ? Pour acquérir de nouveaux réflexes ?

La première question, celle de la pérennité du papier, fait l'objet de tant de spéculations qu'il est interdit de prévoir aujourd'hui une politique à moyen terme. Quels secteurs seront vraiment touchés : le pratique (tourisme, cuisine, santé ? voyager ou cuisiner avec son e-book vraiment plus pratique ?), les sciences (dures et humaines ?), la BD (si commode à lire sur son téléphone portable), le livre de poche (plus concurrencé encore du fait qu'on ne le conserve pas, quoi de mieux dès lors que le fichier jetable)... Que pourra conserver le libraire, à quoi consacra-t-il son travail de jardinier des livres de papier ? La persistance des fonds permise par les techniques modernes d'impression et par l'engagement des éditeurs a donné à nos commerces les couleurs de leur paysage. On ne dessinera pas des parcs, des orangeries ou des vergers sans arbres qui résistent. Où se nichera la singularité littéraire ? Si elle échappe au papier, à quel bois se chauffera la librairie, si elle se réalise dans le seul état gazeux, qui en sera le messager. Le libraire assure par son classement l'organisation des courants de pensée philosophique, sociologique, psychanalytique, il cartographie la production en histoire ou en sciences; la récente disparition du papier dans l'édition scientifique, si elle préfigure l'avenir de la production en sciences humaines vient altérer profondément ce rôle de soutien à la pensée en mouvement que nous avons eu toujours eu l'ambition de jouer. En servant la recherche et en la relayant auprès des publics non spécialistes.

La place des librairies dans ce nouveau marché que représente le texte dématérialisé, ouvre à questions sur l'économie de ce qui sera un nouveau secteur, à ses règles, à sa régulation, aux modes de consommation qui lui seront (qui lui sont déjà) attachés. Un rapport de la commission numérique du SLF a pu déjà dégager des pistes, mais nous sommes tous à constater combien la présence

dans tant de groupes de réflexion est dévoreuse de temps et d'énergie. Le sort de la TVA appliquée au texte numérique, puis à sa réglementation, ou non, seront des facteurs pour une présence active des libraires dans sa diffusion. La perspective d'une diffusion sur place semble de plus en plus s'éloigner, au profit d'internet. Cet outil requiert des investissements considérables, une maîtrise et un renouvellement soutenus. L'avance d'Amazon, celle de Google sont considérables. L'appétit des usagers pour les solutions alternatives est-il à la mesure de nous permettre, commercialement et économiquement, de nous insérer, via nos sites ou notre futur portail, dans le paysage des fournisseurs d'information et d'échanges de flux.

B/ A l'heure de la gratuité réclamée de la culture, et dans la crainte de trouver la production artistique et littéraire comme accompagnement à des menus publicitaires ou comme argument à des campagnes d'industriels de la téléphonie ou de la communication, un des facteurs de stabilité de nos commerces réside dans notre place dans la ville. La vie sociale, la vie urbaine seront imaginées et réalisées, dans un ensemble contradictoire de comportements et de désirs, de particularismes et aussi, heureusement, de soucis collectifs. Que sera le lien de l'humain et de son territoire, qui décidera de l'art de vivre dans sa ville. Quelles seront les figures du commerce ? Quelles de la culture ?

Face à une normalisation qui nous asphyxie, les lieux de culture les plus indépendants restent des lieux de ressources collectives. Les librairies ne doivent pas cesser d'être les relais actifs de la production contre la norme, contre la marque. L'avenir est encore ici lié à la production d'auteurs singuliers, qui jamais ne risquent de devenir les marques que l'on trouve dans tous les secteurs de la consommation. L'équilibre actuel entre best-sellers et petits tirages sera-t-il compromis par la nouvelle économie du livre et par ses réseaux technologiques ? C'est le moment de rappeler que la librairie est le lieu de grande liberté où, dans le loisir de l'errance physique, on vient trouver les livres que l'on ne cherche pas. Les seules limites y sont quantitatives, les plus grandes d'entre elles présentant 150.000 titres, *mais la reconnaissance d'un tel fonds est déjà au-delà des possibilités de temps et de concentration d'un lecteur assidu. Si cette quête hasardeuse d'un livre est réalisable dans un autre univers organisé de textes collectés, nos murs de pierre et de brique n'auront qu'à souffrir la disparition des livres qu'elles aujourd'hui.*

Je doute que le net puisse, dans l'espace toujours limité de l'écran, solliciter le regard du lecteur comme le sollicite l'espace de nos tables et de nos rayonnages.

Le repérage de chaque élément de la diversité éditoriale se fait dans un ensemble complexe, plus hétérogène encore que ne le sont les réseaux de nos lieux du livre. Il est à craindre que dans ce scintillement désordonné, la lumière la plus forte vienne imparablement attirer les internautes comme des papillons. Quelle place l'utopie, la très grande bibliothèque babélique, volontiers totalitaire à l'œuvre dans l'érection de ces phares gigantesques laisseront-elles aux éclairages intimistes, aux clairs-obscur, aux ombres blanches de nos boutiques d'un autre âge ? Et la fonction si outrancièrement sédentaire de notre commerce, cette fonction séduira-t-elle encore ?

L'avenir de nos librairies est bien celui que nos lecteurs, nos usagers, souhaiteront lui conserver, pour une part, lui exiger d'autre part. Le supermarché et la pratique du libre-service ont succédé au commerce de proximité, le commerce sur internet renforce l'anonymat du consommateur, enfin débarrassé de tout regard. Solide ou gazeux, c'est à l'abri ou dans le risque de l'échange mutuel des regards que le lecteur fera son choix de lectures, et par delà, de société urbaine.

C/ Bien des commerces de nos villes sont devenus infréquentables, aux marques obsédantes et aux marges indécentes, pris dans le trouble d'une mondialisation et d'un court terme dont on sait les conséquences. Seuls quelques nouveaux commerces de niches, seuls quelques cafés ou restaurants survivant parmi les officines de fast-food sont les espoirs ténus d'une régénérescence. La spéculation sur les baux qui aura permis aux banques, aux enseignes et aux commerces franchisés de prendre possession de nos rues a incité les propriétaires de locaux commerciaux à réclamer leur part du gâteau, et à entamer lourdement la rentabilité des entreprises commerciales. La librairie, faible dans ses ressources, a été la première victime de cette chasse au profit. C'est une des causes principales de fermetures de nos commerces.

Dans ce cadre concurrentiel, l'atout majeur de nos librairies aura été la somme de ses compétences. Humaines en premier lieu. C'est dans ce gisement que son avenir sera fait. Sédentarité, évolution, salaires, formation sont les clés de la décision chez nos futurs successeurs.

Dans le concert de prophéties sur le sort de la lecture, sur celui des auteurs, des éditeurs, sur le nôtre dans l'environnement nouveau des puces et des écrans, chaque jour amène sa note nouvelle, et chaque évènement notable, comme le

Salon du livre, amplifie quelques voix du concert. Dans le Monde de vendredi dernier, on a ainsi pu lire deux textes très différents par leur approche de la temporalité. Le premier, signé par A.Gallimard notifie les exigences du temps long et des intérêts communs à tous les maillons de la chaîne, et souscrit à une prudence et à la mesure, aux fins de ne pas céder aux coups de tromblons des grands opérateurs. Le second en appelle à une forme de ressaisissement. Il dénonce les raideurs du vieux système et en égratigne les acteurs. Il me semble répondre de ce fait à cette *arrogance du présent* (cf. Jean-Claude Milner) dont on mesure aujourd'hui les effets. Et ceci au nom même de l'avenir.